



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

Mes chers collègues

Polytechnique

Mars est le mois de la soirée des Jutra à la télévision. On y parle des films, on y parle de Polytechnique. Avez-vous souvenir de ce mois de décembre 1989, il y a un peu plus de vingt ans?

Moi, oui! La neige, les réverbères allumés, les ambulances, la confusion, les reportages à la télévision et à la radio, les victimes, les commentaires. Vous souvenez-vous de la suite des choses?

Les images des funérailles, les notables contrits, les parents atterrés, les féministes sur le pied de guerre. Et plus tard, les groupes de pression, les politiciens ne sachant trop que faire. Et plus tard encore, la bêtise du registre des armes à feu. Quand on ne sait pas quoi faire, on ne fait rien diantre!

Polytechnique a eu un autre visage pour moi. Ils sont entrés dans le petit bureau de la clinique sans rendez-vous que j'occupais pour la journée. Je me souviens encore de son regard à lui. Mi-cinquantaine, cheveux poivre et sel, les yeux perdus au fond des orbites, me regardant d'un air plus hébété que triste, laissant poindre à certains moments une colère contenue. Et elle à ses côtés. Plus jeune, plus effacée, plus résignée, mais plus forte aussi beaucoup plus forte que lui.

« Notre fille est l'une des victimes de Polytechnique et nous venons chercher de l'aide. On nous en avait promis mais après une rencontre avec une psychologue, plus rien. On nous a dit d'aller au CLSC. »

Et c'est ainsi que cet homme et cette femme ont débarqué dans mon bureau un matin de décembre 1989. Ils cherchaient à comprendre comment leur fille avait pu mourir aussi bêtement dans l'école qu'elle fréquentait pour devenir ingénieure. Elle n'était pas morte en défendant une cause. Elle ne se battait pas pour le féminisme ni pour l'égalité des sexes, ni même pour prouver qu'une femme pouvait faire aussi bien qu'un homme en génie. Elle ne fut pas sacrifiée à la cause de la violence faite à certaines femmes par certains hommes. Elle n'avait d'ambition que de réussir sa vie dans une profession qu'elle aimerait.

« Votre fille est morte accidentellement. Elle a croisé la route d'un psychotique en plein délire paranoïde, comme ce fut le cas pour les victimes du caporal Lortie, de celles de Valery Fabrikant ou de Kimveer Gill, ou encore de cet homme qui a décapité son voisin dans un autobus de la Saskatchewan. Et j'en connais d'autres dont les médias n'ont pas parlé. Elle n'est pas morte en croisade. Sachez que s'il est une faute de notre société, ce n'est pas de négliger de s'occuper des comportements violents, c'est plutôt de ne pas prendre assez au sérieux le danger que peuvent représenter les psychoses paranoïdes et de ne pas les traiter assez énergiquement. »

C'est ce que j'aurais pu leur dire à ces pauvres parents il y a vingt ans. Mais voilà, je ne leur ai pas dit. J'ai entendu leur souffrance, je les ai soutenus, je les ai aidés de mon mieux. Et chaque fois que je rencontre un patient psychotique, je pense au danger, et je ne le lâche pas.

Mes chers collègues

Le pont



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

Bertrand avait été un homme d'affaires prospère. La fortune lui avait souri dans le commerce des plantes, au prix d'un travail acharné pendant de nombreuses années. À ma première visite, je compris que quelque chose n'allait pas. L'infirmière des soins palliatifs me l'avait référé pour un suivi à domicile suite à un cancer pour lequel les traitements actifs avaient été suspendus.

C'était un jour d'été pluvieux. Il m'ouvrit la porte et m'invita à entrer dans le grand solarium qui faisait office à la fois de salon et de chambre à coucher, un peu à l'écart du reste de la maison. Grand, mince, la soixantaine, l'air sévère et abattu, il me proposa de m'asseoir dans un fauteuil de rotin à l'une des extrémités de cette pièce qui, par temps sombre, était d'une tristesse...

Bertrand n'avait pas l'air si malade. Son cancer ne progressait plus depuis plusieurs semaines et il ne souffrait d'aucune douleur. Il circulait avec une relative aisance à travers le bric-à-brac des objets accumulés au fil des ans, des colonnes cannelées surmontées de fougères florissantes, de la console encombrée de tasses à café en porcelaine de Chine, de fauteuils confortables, et de bronzes érigés sur leurs piédestaux dont les plus beaux lui avaient été donnés par un artiste de renom. La grâce et l'opulence quoi! Mais jamais un sourire ne traversait son visage morose.

Je pris le temps de me caler au fond du fauteuil. Il parla. Sa femme, qui habitait la même maison que lui, ne le côtoyait jamais. Elle l'avait isolé dans sa pièce préférée et s'était employée, au fil des années, à éloigner tous ses amis et tous les membres de sa famille, peu nombreux, au demeurant. C'était cela bien plus que le cancer qui rongait l'homme.

Ce fut la première fois qu'un patient me demanda l'euthanasie. Je n'étais pas contre l'idée d'abrèger les souffrances d'un patient dont la douleur constituait l'essentiel de la vie mais je sentais qu'il y avait autre chose à faire dans les circonstances. Je crus bon de prendre le temps de réfléchir à l'enjeu auquel me confrontait pour la première fois de ma jeune carrière cette demande qui me rendait inconfortable. Je pris soin d'esquiver la demande en me disant que j'aurais le temps, lors de ma prochaine visite, d'investiguer une possible dépression et de préparer une réponse qui saurait allier une offre d'aide bien sentie à un refus clair et discret. Mal m'en pris.

C'était le vendredi après-midi. Le lundi matin, j'appris que Bertrand s'était jeté en bas du pont Jacques-Cartier.

Je ne saurai jamais si j'aurais pu faire plus. Pour dire vrai, je crois que non, mais qui sait? Les morts ne parlent pas.



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

Mes chers collègues

Le «Buck Fever»

Cette année Bertrand n'a pas tué. Perché sur son mirador à cinq mètres du sol, il attendait. Imaginez un bel après-midi de fin octobre où le soleil inonde la campagne d'une douce lumière oblique par une journée encore tiède de l'été des Indiens. Les cerfs, habitués à l'endroit, sortirent à l'orée du bois pour emprunter le sentier menant au champ de maïs. Ils s'approchèrent sans méfiance, le mâle fermant la marche à bonne distance.

Bertrand chassait depuis l'âge de dix ans sur la terre à bois léguée par son père. À soixante-trois ans, il sortait encore ses cinquante cordes d'un excellent bois de chauffage, qu'il fendait à la hache, oui Monsieur. Moi j'ai vu ses mains.

Bertrand laissa les cerfs s'approcher à portée de tir. Il leva sa carabine, trouva un bon appui, visa à travers le télescope, suivit le lent mouvement du huit pointes qui traînait derrière, retira le cran de sûreté et tenta d'appuyer sur la détente. L'index n'obéit pas, le bras porteur s'abaissa lentement et Bertrand laissa passer les cerfs tranquillement, sans bouger. Il savait que ce jour-là, il ne tuerait pas.

« *C'est ma nièce qui m'envoie* » me dit-il après s'être assis en face de moi. Lui qui ne prenait jamais un verre s'était saoulé solide à deux reprises la semaine précédente. Sa nièce l'avait trouvé intoxiqué, à peine conscient, affalé sur son lit, puant l'alcool. Dégrisé, il lui avait promis de voir un médecin.

- J'ai appris à tout garder en dedans. Chez moi on ne parlait pas de ce qui fait mal. Aujourd'hui, je vais vous dire quelque chose. Il y a des années que je n'ai plus de sexualité avec ma femme. La dernière fois, il y a dix ans, elle m'a dit : « T'es plus bon à rien, laisse faire ». Maintenant nous ne nous disons plus bonjour le matin, nous ne nous parlons plus, nous ne nous embrassons plus, nous ne nous souhaitons plus bonne nuit avant d'aller dormir. Je crois que je n'en peux plus. Je m'éteins. Je vais mourir si je ne fais rien. Alors aujourd'hui, je vais dire à ma femme que c'est fini. Je ne l'ai jamais trompée, mais j'irai chez Mathilde et je lui parlerai. Elle doit bien avoir fini son veuvage. Peut-être me recevra-t-elle.

Bertrand se leva et me sourit timidement « *Merci de m'avoir entendu docteur. Cela m'a fait beaucoup de bien.* » Il quitta l'air de chien battu qu'il avait en entrant dans le bureau, redressa la tête et sortit d'un bon pas en me disant que tout cela n'était pas grave et qu'il irait mieux.

J'allais revoir Bertrand.